

Jemmapes et son canton

BONNE ANNÉE



● **TRENTE ANS APRÈS.** Nous vous rappelons les journées nationales des 16, 17, 18 et 19 janvier 1992, au Palais des Congrès de Versailles, avec expositions, carrefours, souper aux chandelles ou soirée dansante, conférences, spectacles. Renseignements : (16.1) 43.56.02.29 ou (16.1) 39.49.93.36.

DRAME A RAZ EL MA !

RAPPELEZ-VOUS ce merveilleux livre d'école du professeur Soualah, grâce auquel tant de générations d'élèves ont appris les premiers rudiments d'arabe écrit.

Pour contrebalancer les rébarbatives contraintes de la grammaire, du vocabulaire ou de la syntaxe, Soualah avait agrémenté son ouvrage de savoureuses historiettes dont le héros — quelque peu balourd — répondait au doux nom de Djeha.

En voici une, toute simplette à l'image de notre Djeha, due à l'excellente mémoire de notre compatriote d'Oued Ghedir, l'ami Marcel Gamba.

Ce jour-là, Djeha arrive — sur le tard — au café maure de Ras-el-Ma, s'écroule sur une chaise, refuse d'un air las la partie de domino qu'on lui propose, et réclame un café fort d'une voix éteinte :

— Que se passe-t-il ? s'inquiètent ses amis.

— J'ai trouvé du travail...

— C'est inespéré !

— Oui, mais c'est à la mine de mercure ; un travail de force, exténuant... et il y a un ouakaf

sévère qui ne vous laisse pas une minute de répit : c'est terrible !

— C'est inhumain ! On l'exploite !

— C'est vrai, mais il faut bien que je travaille si je veux manger à ma faim.

— Et tu arrives à tenir le coup ?

— Il le faut bien...

— Et depuis quand fais-tu ce travail ?

— Je commence demain...

QUININE

La quinine fut administrée aux colons de Jemmapes, dès leur implantation, pour combattre le paludisme dont on ne savait pas encore qu'il était transmis par le moustique anophèle. Il fallait alors absorber ce sulfate de quinine à l'état pur, sous forme de poudre blanche à l'amertume exécrable. Un progrès notable fut réalisé le jour où l'on isola cette poudre entre deux "hosties" en pain à cacheter, avalées d'un seul coup avant qu'elles mollissent sous la salive. Plus tard, enfin, les médecins de colonisation purent distribuer les petites dragées rouges ou roses — contenues en boîtes rondes de bois fin comme un copeau, que la plupart d'entre nous ont connues dans leur jeunesse — qu'on pouvait absorber sans haut-le-cœur... à condition de ne pas les sucer comme un bonbon.

LUCIEN BOUSCARY

LUCIEN BOUSCARY. Ce nom est sûrement connu par certains d'entre vous — parmi les plus anciens — en attendant de l'être par tous. Lucien Bouscary descendait de l'un des pionniers de l'épopée jemmapoise : François Esprit-Monge. Celui-ci arrive, il y a 143 ans, avec son épouse et ses deux filles, pour exploiter une concession au sein de la colonie agricole de Jemmapes. L'aînée des fillettes, Marie, n'a que sept ans. Elle grandit au milieu des difficultés, des souffrances, des privations, des misères ; mais elle échappe au choléra et aux autres maladies qui font tant de victimes parmi les membres de la naissante colonie. Les années passent. En 1860, elle épouse Louis Elie Ballet, au patronyme familial à notre mémoire. Filent encore les jours jusqu'à ce qu'Emma, la fille de Marie, la fasse grand-mère d'un petit Lucien. Dotée d'une excellente mémoire, grand-mère Ballet raconte ses nombreux souvenirs à son petit-fils. Passent encore les jours et les jours. Administrateur de commune mixte retraité, Lucien Bouscary consigne ses précieux souvenirs : 90 pages dactylographiées qu'il achève, à Versailles, le 15 mars 1975. Ce trésor familial, Lucien Bouscary nous l'avait fait lire et — peu avant son décès, le 3 mars 1987 — nous avait autorisé à en extraire des passages à votre intention. Autorisation confirmée par notre compatriote Mme Picard, fille de l'auteur, à qui nous disons nos remerciements cordiaux. Lucien Bouscary : une signature qui vous deviendra vite familière.



LA PETITE FILLE QUI A PRIS LA MAIN DE LA VIEILLE DAME

Quel coup de vent, venu de "là-bas", est passé sur la vieille dame, ce soir ? Était-ce le sirocco de nos collines desséchées ou la brise parfumée des orangeries de La Robertsau ? Un fait est là. Une petite fille est venue. Elle a pris ma main. Et elle a mené la vieille dame loin, si loin, que ma mémoire avait, jusqu'à présent, toujours refusé de faire le chemin.

J'étais bien menue lorsque je suivis ma mère vers l'école de Jemmapes, un jour de décembre 1919. Dix-huit mois ! Privilège. Amitié. Mlle Dessertaine, Mme Jaillot, institutrices, soulageaient ainsi maman qui tenait, à l'époque, un café (le café Farina qui fut, plus tard, café Mangion quand mon père l'eut vendu) et un dépôt de tabac, d'armes et de munitions alternant.

Je me revois, maniant un carton bleu sur lequel une rose est dessinée. Il faut piquer le contour de la rose. Les institutrices récompensent le travail bien fait avec des petits bonbons dans lesquels on trempe un doigt mouillé. Des ans.

Lorsque la petite fille revient de l'école, on lui permet parfois de s'arrêter sur le trottoir, auprès du marchand de cacahuettes. Il est aveugle. On

l'appelle naturellement l'aouat. Il connaît la voix de l'enfant. Contre deux sous, il remplit un cornet de papier. On lui dépiautera ses cacahuettes à la main. Lui, il dit : " Behechia ". Et elle répond poliment : " Merci, Behechia ! "

Il faut peut-être remonter encore plus loin, car la petite fille tire, tire la vieille dame vers des sentiers enfouis sous le poids des ans. De grandes ombres se dressent sur le chemin.

Un grand-père italien (Romain ou Piémontais ? Chi lo sa !) Joseph Farina. Epoux de Mme veuve Jeanmasson née Marie Bonmarchand. Comme Mme Jeanmasson — ma grand-mère (d'origine gasconne, m'a-on-dit) — avait déjà deux fils, cela fit cinq enfants dans la lignée, puisque naquirent, par la suite, Jeanne, Georges et Amédée Farina. Ce dernier fut mon père. Il était devenu sourd, à dix ans, à la suite d'une typhoïde. Ce fut le plus merveilleux des pères malgré ses difficultés.

D'autres ombres : un grand-père maternel corse. Adolphe Léonardi. Une grand-mère piémontaise. Maria Ferrero. Et des légendes jamais vérifiées : des arrière-grands-parents issus des pionniers de 1848 et des déportés

de 1851. Tout cela donne à l'enfant de multiples cousins. Plus ou moins cotoyés. Car la vie passe souvent par des chemins bien embrouillés. Mais, à coup sûr, de ces chemins émergent des affections inoubliables.

Ses cousins Léon (Yonyon) et Frédéric Farina. Qui furent, pour elle, comme des frères. Léon lui donna la joie d'une tendresse solide avec l'arrivée dans la famille d'Yvonne, son épouse. Malgré les plages de silence imposées par le cours du destin, nous nous revoyons chaque fois que nous le pouvons.

Ma cousine Marie (Mimi) Jeanmasson fut ma marraine. Son mari, Léon Ballet, m'aima comme une fille. Je me souviens avec émotion de la grande maison Jeanmasson de Lannoy où m'accueillait Claire, femme de mon cousin Henri, avec des ripailles de gâteaux croquants aux amandes. Les dames, l'après-midi, jouaient au croquet. Je revois les arceaux dans la cour.

Je revois aussi la maison de Lannoy comme si j'y étais : mon cousin Léon Ballet en fit une maquette extraordinaire de précision qui se trouve dans la maison où ma marraine et lui moururent. A Corbère-les-Ca-

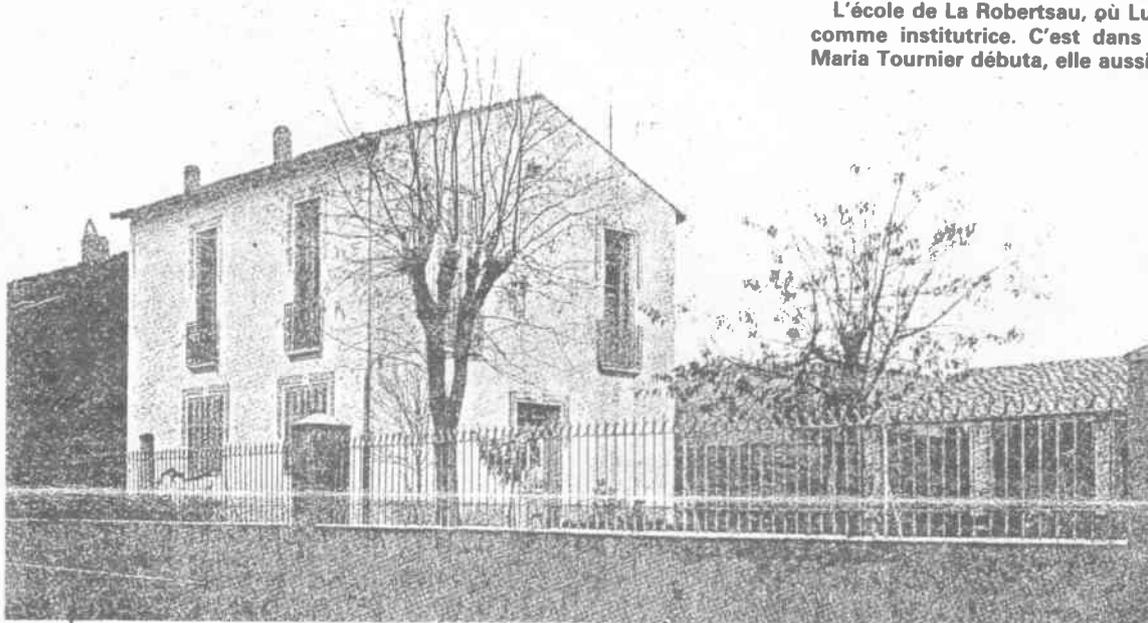
banes. Près du village de Finestret où nous vivons une partie de l'année. J'en suis devenue maire-adjoint. A défaut de racines, je me suis fait des attaches. Et j'ai le bonheur de rencontrer souvent mes cousins Louis Ballet, André, Gilberte parfois, Line de temps à autre, tous parents et grands-parents. Tous tendrement aimés.

Et les souvenirs montent, montent. Ma mère, Augustine Léonardi, 93 ans, me raconte. La ferme du djebel el Oust. On l'appelait " Le Tir ", et mon grand-père en était le gérant. Mes grands-parents y élevèrent leurs trois enfants, à cinq kilomètres de tout contact. Jamais ils n'eurent à se plaindre d'une agression quelconque dans ce coin isolé. Et les enfants faisaient seuls, matin et soir, le trajet qui les séparait de l'école de Jemmapes, gamelle en bandouillère.

La petite-fille a grandi. Elle a quitté Jemmapes. Mais elle y revient à toutes les vacances. Images chaleureuses, pleines d'amitié. De tendresse.

La maison Ravanetti, au faubourg, toujours emplie de jeunes, enfants ou amis. La joie y règne. La générosité et le cœur aussi. Le retour des chasseurs dans cette même maison. Le sanglier que l'on découpe. La charcuterie que l'on cuit... Les lièvres... Les perdrix... tout un rite excitant... presque magique.

L'école de La Robertsau, où Luce Fillol fit ses premières armes comme institutrice. C'est dans cette même école qu'en 1933, Maria Tournier débuta, elle aussi, dans la carrière enseignante.



Le café Caruana. Autre havre d'affection. Mme Caruana et son sourire plein de bonté. La potée de fèves au kamoun servies en kemia et distribuées sans compter aux clients et... aux enfants. Et surtout, surtout, deux amies toujours chères, Estelle et Alphonsine.

Comment oublier aussi Jeanette Brandi, une de mes meilleures amies (Paulette, sa sœur, était plus jeune que nous), et les parties de rire dans la cour de ses parents. Les images s'enchaînent. Les demoiselles Brandi jouaient d'un instrument à vent, saxo, je crois. M. Brandi père aimait la fanfare. Ainsi que M. Jeannetti.

La petite fille continue à grandir. Seigneur, comme elle



Rue Négrier, à droite, le coin de carrefour où se trouvait le café Farina, avant de devenir, quelques années plus tard, le café Mangion que la plupart de nous ont connu. On voit, en face, la boucherie Teuma.

LUCE FILLOL A ÉCRIT

47 bis de la rue des Trembles, sélection du grand prix de littérature des jeunes au Salon de l'Enfance ; **Marie Chiffon**, mention au Grand prix de littérature enfantine au Salon de l'Enfance (traduit en japonais) ; **De la dunette au cabestan** ; **Musi-Musou raconte** ; **Direction Hy-Vong**, sélection au Grand Prix ORTF de littérature pour la jeunesse 1970 ; **Prune**, prix Jeune France 1972 et mention d'honneur au Prix international Andersen 1974 (traduit en espagnol) ; **L'Hirondelle m'a dit**, second livre de lecture pour CE 1 et CE 2 ; **Le dernier voyage de Biliken** ; **Maria de Amoreira**, sélection du grand prix des Treize, et Mille jeunes lecteurs 1976 au Festival international du Livre à Nice (traduit en portugais, italien et espagnol) ; **Histolres du bout de la rue**, sélection au grand prix des Treize 1885 ; **Piccolo Pollo de Napoll** ; **Noisette, Chemins...** ; **La fête d'Alima** ; **L'Allumeur de rêves** ; **La baleine d'or** ; **Il fera beau demain** (traduit en catalan et en espagnol)... et d'autres titres auxquels il faut ajouter des disques de chants et des poèmes, ainsi que des émissions radiophoniques et télévisées.

aime danser ! Et il y en a des fêtes et des bals, dans notre village et les villages alentour. Pour Noël et le Jour de l'An, on danse au café Cini, mais pour la grande fête de Jemmapes, la place pourtant grande ne donne pas assez d'espace. On danse du vendredi au dimanche soir, parfois dans la rue.

Le samedi après-midi, une mongolfière splendide, joufflue, s'élève et s'éloigne au milieu des braves de la foule. Le dimanche, la fantasia fait retentir ses coups de fusils. Les cavaliers arabes, richement décorés, passent, repassent, au galop de leurs montures splendides. L'odeur de la

poudre grise bêtes et gens. Ah ! qui n'a pas vu ce spectacle a été privé d'une des plus belles féeries de nos campagnes.

Pour aller danser dans les villages voisins, on se groupe. Charrettes, bicyclettes, vieilles bagnoles, tout est bon. Il ne faut surtout pas rater la première danse ni abandonner avant la dernière.

Et qui se souvient de la fête des Roses ?

Pour aller chez Ravanetti, au faubourg, je passais, enfant, devant la maison Magnon. Les oies de Mme Magnon me terrorisaient... et le savaient. Mais jeune fille, je continuais à fuir devant leurs attaques.

Mais je passais aussi devant le jardin de Mme Manille. Elles'y trouvait presque en permanence, surveillant ses salades. Toujours coiffée de sa coque de Provençale. Je l'adorais. Je crois qu'elle m'aimait. Lorsqu'elle me voyait rejoindre le groupe avec qui je devais aller à l'une des fêtes, elle me disait : " *Il ne te restera que les os du genou que tu continueras encore à danser.* "

C'était vrai que nous payions parfois, de cuisantes ampoules, cette frénésie de danses. Mais qui y pensait lorsque la marche qui entamait le bal commençait.

On y dansait un quadrille venu des vieilles provinces françaises, amené par les premiers colons dans leurs bagages de souvenirs. Et des valse à en donner le vertige aux vieilles demoiselles un peu réprobatrices devant une fougue si peu raisonnable. Et puis le pot-pourri, la farandole. Et l'air final qui clôturait le bal et nous fendait le cœur de tristesse. C'était fini. Jusqu'au lendemain. Jusqu'à la semaine d'après...

Un coin que je n'oublierai jamais aussi : la mercerie de cousine Maria. Odeurs de rubans, de tissus, de poudre de riz. Des plantes vertes sur l'arrière-cour. Le calme, l'accueil. J'y étais bien...

Oh ! comme les images vont vite, affluent, se bousculent.

Le marché arabe... les ftahirs... ces gros beignets huileux... frits... tout chauds... un régal !

L'église où furent mariés tous mes arrière-parents. Où ils passèrent aussi, avant de rejoindre le cimetière près de la gare. Où furent mariés mon père et ma mère. Où je fus baptisée. Les processions... les pétales de fleurs que nous jetions, enfants, avec une grâce appliquée...

Comme le temps va vite ! Après mes études à l'Ecole normale de Constantine, me voici devant mon premier poste de " chargée d'école " : La Robertsau. Classe à trois cours sur le papier, cinq en réalité. Là, c'est un livre qu'il me faudrait écrire.

Et des noms jaillissent. Des visages d'enfants. Encore tellement présents dans ma vieille mémoire réveillée. En vrac : Camillieri, Goger, Langolf, Trouillas, Laouacheria, Camel, Muscat. Et d'autres... et d'autres.

Et les animaux qui me furent souvent compagnons de solitude, car les journées peuvent être parfois mélancoliques pour une jeune institutrice du bled loin de sa famille. Une truie (offerte par M. Goger, et surnommée " Poupeïa " par mes élèves). Une chèvre. Une brebis, des lapins, des oies, un chien. Un monde turbulent mais lui aussi chargé de tendresse.

Voilà. Est-ce à ces regards d'enfants qui furent mes premiers élèves, que je dois ma vocation d'écrivain pour jeunes ? La vie continue. Mes livres aussi. C'est un nouveau métier que je fais avec passion depuis 35 ans.



C'est fini. La petite fille a lâché ma main. Elle est partie d'un seul coup. Et ma mémoire abandonne la nostalgie des sentiers anciens...

La vieille dame vous salue. Avec beaucoup d'amitié.

Luce FILLOL.





OUED HAMIMINE

EN 1878, un chimiste parisien, M. Poncelet, ayant analysé les sources qui jaillissent à Oued Hamimine, put constater qu'elles renfermaient une grande quantité d'acide sulfurique, de chlore, de chaux, de sodium, de magnésium et un peu de lithine.

Bien avant lui, les Romains implantés en Numidie et grands amateurs de bains chauds, avaient construit des thermes dans ce site aux vertus thérapeutiques.

Les sept sources — dont la température varie de 37 à 45,5 degrés centigrades — présentent une radiation allant de 0,143 à 3,78.

Leurs eaux sont particulièrement indiquées pour les cas de rhumatismes (aigu, chronique, nerveux, noueux ou goutteux), pour les névralgies, les sciatiques et les maladies des voies urinaires.

Elles conviennent également pour le catarrhe laryngien ou bronchique, la chloro-anémie, et aussi pour accélérer la convalescence.

Dans ce site, la commune mixte de Jemmapes avait fait aménager une piscine qu'alimentait la source numéro trois.

Les sources du puits 1 (tri-

gulaire), et du puits 2 (ovale) se situent, elles, près de l'hôtel-restaurant. Sur la rive droite de l'oued se trouvent les sources 4 et 6, ainsi que la source 7 qui se dissimule sous un massif de ronces. Quant à la source 5, elle jaillit sur la rive gauche.

Les malades qui, chaque année, venaient "prendre les eaux" d'Oued Hamimine, ne tarissaient pas d'éloge sur les résultats bénéfiques de leur cure.

LA PRISON DE JEMMAPES était située en face de la maison Bianco, à l'angle de la rue Barral et de la rue d'Aboukir.

Dans les années qui suivirent la Grande Guerre, le gardien en était M. Clément. Il avait un bon sourire, une lourde moustache — plus sel que poivre — de style Armée de Bourbaki, et se coiffait d'un képi mou à l'ancienne, comme on en voit sur les photographies du maréchal Joffre... étoiles et feuilles de chêne en moins.

Dans la salle à manger de M. Clément, se dressait une énorme armoire, et ce vaste meuble sans style dissimulait une mine d'inépuisables petits-beurre.

Jeannot et Robert — ses voisins — aimaient bien rendre visite à M. Clément. Pas tant à cause de sa moustache, de son képi mou et de son bon sourire, que des pe-

Aux élections législatives du 13 mai (déjà !) 1849, les colons récemment implantés à Jemmapes votèrent, en majorité, pour les candidats socialistes. Pourtant, après le coup d'Etat du 2 décembre 1852, lors du plébiscite, c'est vers le prince-président Louis Napoléon Bonaparte que se reporta la majorité des suffrages favorables au rétablissement de l'Empire.

COQUINS DE PETITS BEURRES !

tits-beurre qu'il leur offrait généreusement : des "Lefèvre-Utile" dentelés comme de gros timbres-poste. Par jeu, ils en croquaient d'abord le périmètre à coup d'incisives, avant de broyer le reliquat sous leurs molaires — toutes dents de lait, car ils n'avaient pas dix ans à eux deux.

Un jour — ce devait être en 1927 — M. Clément eut la "jemmapoise" idée d'accompagner les petits-beurre d'un doigt du vin rouge dont il usait lui-même à ras-bord.

"Un doigt de vin pour deux, pensait-il, ça ne représente qu'une "larme" pour chacun : ce n'est pas énorme."

Seulement voilà : lorsque Jeannot eut retiré du verre un biscuit devenu tout mou et tout violacé, il le trouva peu délectable, et décida illico qu'il continuerait à croquer

NOS TOMBES

Dans le cimetière de Jemmapes, les travaux annuels ont été effectués au cours du mois de juin.

Il s'agit d'opérations de desherbage et de propreté, qui ont été faits dans de bonnes conditions, m'assure Chérif Bouacida qui en a assuré la surveillance.

Le prix (1 600 F) est en augmentation sensible sur l'année précédente, mais il nous faut en passer par là, parce que faire ce travail n'attire pas les foules, et Chérif m'assure qu'il a du mal à trouver une équipe consciencieuse.

G. B.

Merci à Chérif, à Gaston, ainsi qu'à tous ceux qui, régulièrement, contribuent à financer l'entretien de ce lieu où reposent ceux que nous ne voulons pas oublier.

ANNUAIRE

Plusieurs compatriotes nous ont demandé d'envisager la parution d'un annuaire des anciens habitants du canton de Jemmapes.

Avant de mettre un tel ouvrage en chantier et d'établir un devis, il nous serait utile de savoir combien d'entre vous seraient favorables à la parution de cet annuaire.

Egalement, combien refuseraient que leurs coordonnées soient diffusées.

Merci de bien vouloir faire connaître vos intentions au responsable de la publication.

• Responsable de publication
Jean BENOIT
La Résidence A 36
Route de Vulmix
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tel. 79 07 29 31